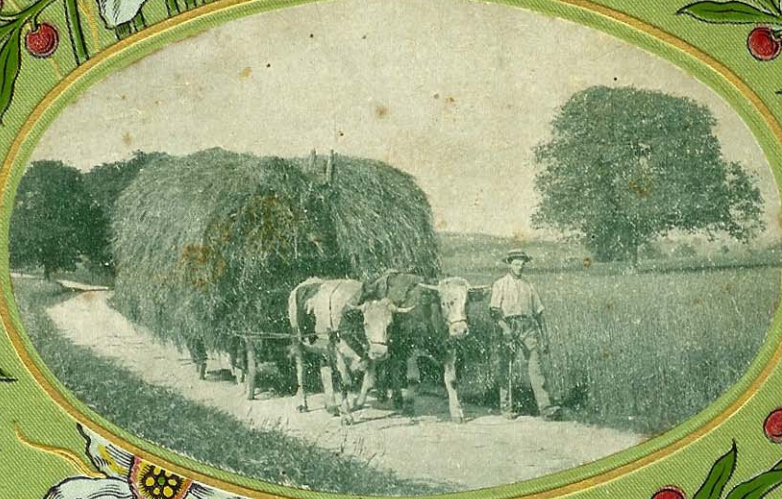


ARMAND VAUTIER

LA PATRIE  
VAUDOISE

Le pays & ses  
habitants



Georges Bridel & C<sup>ie</sup> Editeurs  
LAUSANNE

ARMAND VAUTIER



*La*  
*Patrie Vaudoise*

Le pays et ses habitants



Chantons notre aimable patrie,  
Chantons cette terre chérie  
Et son bonheur et son tableau de vie.  
Chantons tous le canton de Vaud  
Si beau !

Doyen Curtaud

Avec 250 vues et scènes de mœurs

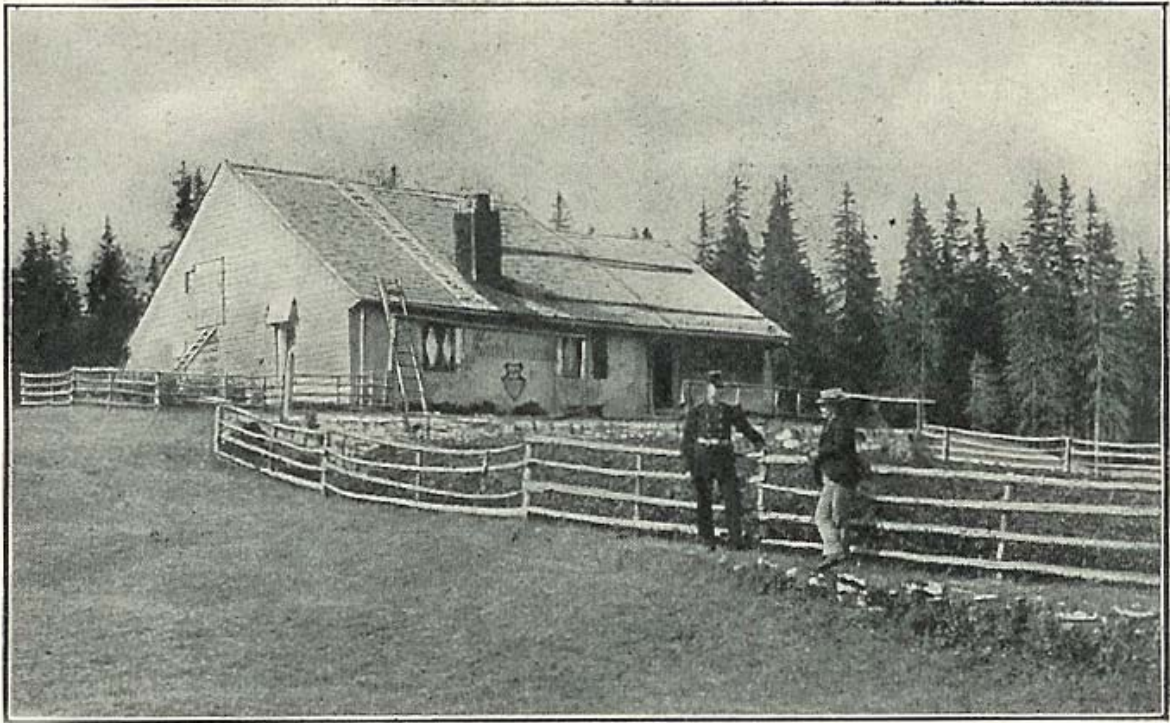
*d'après des photographies inédites de la maison F. BOISSONNA*



LAUSANNE

GEORGES BRIDEL & C<sup>e</sup> ÉDITEURS

1903



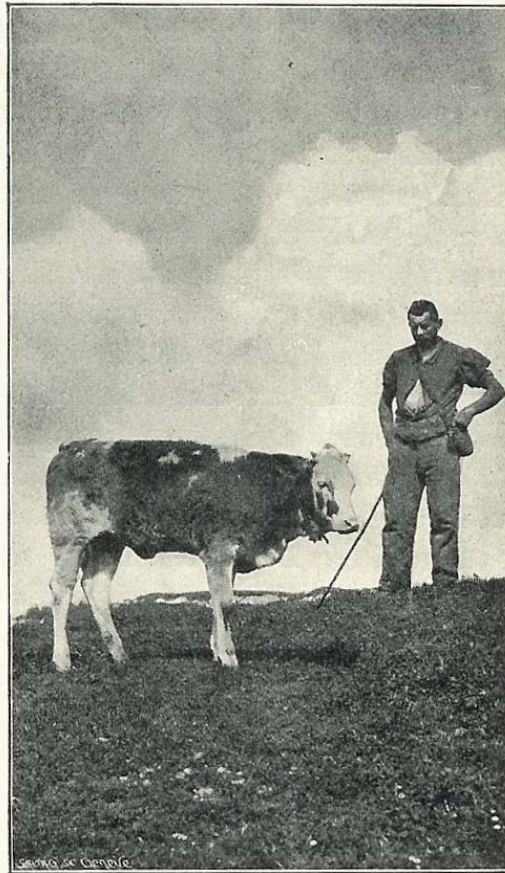
Poste de gendarmerie au Risoux.



Tourbière à la vallée de Joux.



Charbonnier dans le Jura.



Berger du Jura.



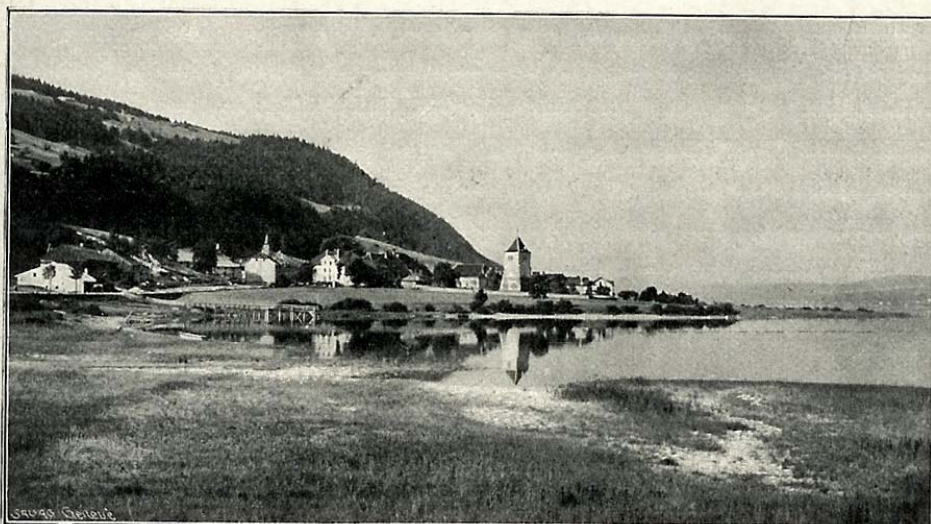
Source de l'Orbe.



Horloger de la Vallée de Joux.

## De la Vallée de Joux à Saint-Cergues par Bière.

C'est un monde à part cette vallée de Joux, devenue pour tout le pays *la Vallée*. Avec ses 22 km. de longueur sur territoire suisse et sa largeur maximale de 1 1/2 km. dans le fond et de 9 km. entre les arêtes,



L'Abbaye, du lac de Joux.

elle est la plus spacieuse du Jura vaudois. La haute chaîne du Mont Tendre à l'est, la Dent de Vaulion et le Mont d'Orzeires au nord l'isolent du reste du canton; à l'ouest, les *Noires Joux* ou sapinières du Risoux ferment, bien plus encore que la colline qui les porte, la frontière de France. Il suffit cependant de remonter La Vallée pour pénétrer dans ce pays, d'où l'Orbe, née au lac des Rousses, descend par une faible pente en arrosant le Bois d'Amont. Un cours sinueux l'amène dans le bassin du lac de Joux dont l'extrémité nord est reliée par un chenal de quelques mètres avec le lac Brenet. Sur les deux rives, le terrain se relève d'étage en étage, abritant dans ses replis des combes parallèles. Le vent du nord les enfile dans toute leur longueur et rend plus

âpre encore un climat naturellement froid. La température moyenne de l'année est de 4 à 5° et l'hiver dure cinq grands mois. Le printemps est froid, car le lac absorbe la chaleur nécessaire à le dégeler. En automne, au contraire, il fait office de calorifère et livre la chaleur emmagasinée en été. Les pluies sont abondantes et l'on compte qu'il tombe en moyenne 3 mètres de neige par hiver (6 ou 7 mètres sur le Risoux). Mais l'atmosphère est saine et tonique, et les Combiens, fiers de leur Vallée, ne portent point envie aux régions plus douces où vivent ceux qu'avec quelque dédain ils nomment les *Pégans*.

Depuis quand y a-t-il des Combiens? Faut-il croire que l'ermite Pontius soit venu de Saint-Claude au début du sixième siècle fonder un monastère sur l'emplacement du Lieu? L'histoire veut des documents et n'en trouve que cinq siècles plus tard, au moment où des religieux prémontrés, patronnés par les barons de La Sarra, commencent le défrichement de la contrée. De l'Abbaye qu'ils viennent de fonder et qui devait s'enrichir de nombreuses donations, les moines vont brandir la hache dans les forêts épaisses et manier la pioche dans les tourbières des marécages. Ils ont en même temps à se défendre contre leurs voisins de Romainmôtier et surtout de Saint-Claude. Mais déjà des colons se groupent autour d'eux et fondent le village du Lieu dont la communauté comprend la Vallée tout entière. En 1480, Vinet Rochat vient de Bourgogne fonder sur la Lionne des forges maintenant détruites et dans la Vallée une famille maintenant innombrable comme les sapins du Risoux. Lors de la conquête bernoise, le village actuel de l'Abbaye naît de la suppression du couvent des prémontrés et se sépare du Lieu pour former une commune avec le Pont. A la même époque le haut de la Vallée voit se construire des établissements ruraux. Leur développement formera plus tard la commune populeuse du Chenit, dont le nom paraît dériver du patois *tset* ou *tseten*, arbre sec. La Vallée est aujourd'hui semée dans toute sa longueur de villages, de hameaux, de maisons isolées. Les *mayons* (mayens ou granges) construits autrefois dans les combes ou sur les crêts sont devenus des habitations fixes, et plus d'une famille hiverne avec le bétail dans les neiges de la montagne. Comme à Sainte-Croix, les hameaux ou demeures isolées portent souvent le nom de la famille ou de la fonction des premiers habitants : Vers-chez-le-Maître, Chez-Joly, Chez-Moïse-Cart, voire Chez-le-Christ. La population totale est de 6300 âmes.





Avant de parler des industries qui font le renom de la Vallée, faisons-en rapidement le tour. *Le Pont* trône entre les deux lacs et se développe fort à l'abri de ses croupes mamelonnées. Les étrangers s'y font nombreux et remplissent déjà le grand hôtel qu'on vient de construire. Près de là, sur la rive droite, l'*Abbaye* dresse au bord d'un petit golfe la vieille tour qui lui reste du temps des prémontrés et contemple la ligne accidentée et pittoresque qui ferme au nord son horizon. Au-dessus du village, les eaux de la Lionne jaillissent du flanc de la montagne. Plus haut encore, s'ouvrent les Chaudières d'Enfer, que l'on visitera dans un long voyage souterrain, tantôt rampant en d'étroits couloirs, tantôt debout sous des voûtes élevées où la lumière des torches joue sur les stalactites dont les rochers sont tapissés. De l'Abbaye à la tête du lac s'échelonnent les hameaux des Bioux ; par l'Orient de l'Orbe et le Campe, où vinrent camper les premiers colons du Chenit, nous voici au Brassus dont le ruisseau travaille au compte des forgerons, des scieurs et des horlogers. Jusqu'à la frontière française, les pâturages succèdent aux hameaux. Mais, redescendant vers le nord, où la Dent de Vaulion profile, en une ligne pure et bleue, sa longue arête et son brusque saut dans le vide, nous passons à Vers-chez-le-Maître. Là fraternisent la jeunesse studieuse du Brassus et celle du Sentier où nous arrivons. Chef-lieu de la commune du Chenit, le *Sentier* domine, du monticule qui le porte, les tourbières de la tête du lac. Après le Rocheray et son débarcadère, la rive se fait toujours plus escarpée et même impraticable. Il faut regagner, sur la hauteur, la combe qui se prolonge avec des accidents divers depuis les Grandes-Roches, par la Combe du Moussillon, le Solliat et d'autres hameaux. Jusqu'à la lisière du Risoux se groupent des maisons, en des sites agréables, mais où l'hiver se fait sentir. Toujours dans une combe, dont le versant oriental lui cache le lac, le Lieu serait, à en croire la tradition, le plus ancien établissement de la Vallée. Les moines de Saint-Claude y installèrent dans la suite des bénédictins qui furent sans cesse en querelle avec les moines de l'Abbaye, notamment au sujet de la pêche. Les prémontrés favorisaient le brochet, les bénédictins préféraient la truite. Ces poissons s'entendent mal entre eux et les moines suivirent leur exemple. Un peu en dessous de la route, une miniature de lac ne soulèvera pas un problème si difficile ; car le fond vaseux du lac Ter ne nourrit que des tanches. Près de là, voici le Séchey. Puis, sur

une colline dont le pied baigne dans les eaux du lac Brenet, le hameau des Charbonnières s'est promptement relevé de l'incendie qui l'a détruit il y a peu d'années: sort qu'éprouvèrent avant lui plusieurs villages de la Vallée. Quelques instants encore, et, franchissant le canal qui relie les deux lacs, nous nous retrouvons à notre point de départ.

Dans ce pays froid, dont le sol est peu profond, l'agriculture n'est



Square Genève

Le Pont.

Phot. H. Armand-Delille.

pas d'un grand rapport. L'orge et l'avoine y viennent, le froment par endroits. Les cerisiers et les pommiers donnent du fruit, quand l'année le veut. Les pommiers russes, qui ont réussi à Sainte-Croix, auront sans doute à la Vallée aussi un rendement plus régulier. Les fourrages sont aujourd'hui plus abondants qu'autrefois. Le sage emploi d'engrais naturels et chimiques a mis en valeur bien des champs, ceux surtout dont le sol est constitué par des moraines. On doit à Philippe Bridel, grand-père du doyen Bridel et pasteur à l'Abbaye pendant un demi-siècle, l'introduction à la Vallée de la pomme de terre



Le Pont.

*Phot. H. Armand-Delille.*

et des abeilles. Il y développa aussi les moyens d'instruction et étudia avec zèle l'histoire naturelle de la contrée. Il mourut à l'Abbaye en 1771.

L'industrie devait nécessairement suppléer à la pauvreté de la terre. Au début du dix-huitième siècle, on fabrique des horloges, des fusils, des couteaux, des clous et des rasoirs ; puis l'art du lapidaire prend une grande extension. En 1780, quelques jeunes Combiens, dont Samuel-Olivier Meylan, allèrent faire à Rolle et à Fleurier un apprentissage d'horlogers. Rentrés chez eux, ils y importèrent cette industrie, qui devait y prendre bientôt une telle importance et dans laquelle se distinguèrent tant d'ouvriers habiles. L'esprit ingénieux des Combiens se plut dans la recherche de combinaisons nouvelles, de motifs d'ornementation amusants ou hardis, d'un mécanisme compliqué. Tel d'entre eux parvint à loger le mécanisme d'une montre dans une pièce de 20 francs évidée ; ce fait peut donner une idée du degré d'habileté technique qui fut parfois atteint. Pourtant on ne fabriqua pas longtemps la montre entière ; les horlogers de la Vallée en vinrent à ne livrer que des blancs, pièces qui ne sont repassées, dorées ni emboîtées, et des cadratures, mécanisme de la sonnerie dans les montres à répétition. Ils restaient ainsi tributaires de Neuchâtel ou de Genève, où les meilleurs émigraient souvent. Du moins surent-ils faire apprécier cette horlogerie en blanc que recommande la perfection des moindres détails. Une ère de prospérité s'ouvrit pour la région ; puis la crise horlogère de 1875-1881 amena un grand désarroi et finit par entraîner une transformation complète dans le mode et l'outillage du travail. On dut au travail manuel substituer souvent les procédés mécaniques, qui ne sauraient d'ailleurs le remplacer complètement dans la préparation de la montre de luxe. L'installation de fabriques s'imposa et contraignit nombre d'ouvriers à délaisser les établis à domicile. Enfin de vaillants efforts furent tentés pour revenir à la fabrication de la pièce complète, livrée jusqu'alors, et dès 1848, par une seule maison. Tant d'efforts ne furent pas vains. L'industrie horlogère a retrouvé son assiette et traverse, en dépit de quelques fluctuations, une période encourageante. Le Sentier et le Brassus en sont les centres principaux. Une vingtaine de patrons fabriquent l'horlogerie en blanc, soignée et compliquée ; d'autres livrent seulement des spécialités ; une douzaine de maisons achèvent la montre de luxe et la montre courante. L'exportation des mouvements seuls et des boîtes seules qui sont remplies à l'étranger d'une manière souvent mala-

droite et vendues comme montres suisses, constitue un danger pour notre horlogerie que cette marchandise déprécie. 1000 à 1200 ouvriers sont occupés par ces diverses fabriques, à l'atelier ou à domicile. Le salaire moyen est de 4 à 4 fr. 50 pour les hommes, de 2 à 3 francs pour les femmes, mais varie naturellement dans de fortes proportions selon la partie et les aptitudes de l'ouvrier. On peut évaluer approximativement à 3 millions de francs le chiffre annuel d'affaires de cette industrie, à



Le Sentier.

Phot. des Arts.

laquelle l'Etat et les communes accordent un appui légitime. On leur doit l'établissement, réclamé par la Société industrielle et commerciale de la Vallée, des deux bureaux chronométriques qui, au Brassus et au Sentier, reçoivent l'heure de l'Observatoire de Neuchâtel. Une station pareille a été créée à Sainte-Croix. L'école d'horlogerie fondée en 1901 est au bénéfice d'une subvention fédérale, cantonale et communale. Puissent se former là beaucoup de ces *mains dorées*, de ces praticiens habiles qui font l'honneur de leur métier. Un collège industriel établi au hameau de Chez-le-Maître donne aux esprits une culture plus générale et non moins utile. Un bon horloger doit unir la science à l'art, connaître bien la théorie des leviers et des engrenages, et les lois des

oscillations, de la dilatation, de la capillarité. Le dessin lui est nécessaire, et la chimie aussi dans ce qui touche aux alliages.

L'industrie du pierriste, soit des pierres d'horlogerie, est avec celle de la montre dans un étroit rapport. Elle s'est développée aux dépens de l'art lapidaire, qui occupe pourtant encore à la Vallée un certain nombre d'ouvriers travaillant la pierre de bijouterie. Les pierristes sont plus nombreux, et l'on voit se multiplier, même sur le revers du Mont Tendre, les établis relevant du Brassus ou du Pont. Une partie des pierres ainsi préparées sont exportées dans l'Extrême-Orient, où l'on en fait, paraît-il, des tapisseries. Une fabrique de limes a été fondée récemment à l'Abbaye sous la raison sociale: « Union ouvrière, l'Abbaye-Vallorbe. » Le Brassus fournit du cirage et de la graisse de souliers. Il livre aussi au commerce des jouets d'enfants et des caisses d'emballage. Les rasoirs du Sentier arment la main d'innombrables Yankees, et les boisselliers du Lieu fournissent le vignoble de cuves, de brantes, de seilles de tous genres d'un travail excellent et d'un bois magnifique.

Ceci nous ramène à parler des ressources naturelles de la Vallée. Si le sol arable y est pauvre, et fournit ici et là plus de tourbe que de récoltes, les forêts y sont riches, on le sait de reste. Celle du Risoux est la plus belle sapinière de l'Europe. L'Etat de Vaud en possède une part importante, où les Combiens avaient jusqu'ici un droit de coupe maintenant racheté. Les Vallorbiers y venaient jadis s'approvisionner de charbon dont ils chargeaient les barques du lac. Aujourd'hui, l'exploitation des bois, facilitée par des chemins forestiers, alimente des scieries nombreuses, qu'actionnent l'eau et la vapeur, et un commerce fort actif. Le cyclone, dont nous parlerons, a donné un essor nouveau à ce commerce en fixant l'attention sur la finesse et la propreté des bois de la Vallée.

La hache des bûcherons, souvent imprévoyante, a fait de larges trouées dans les joux d'autrefois. Le bétail y trouve son compte, et l'industrie laitière aussi. Le Gruyère de la Vallée est généralement estimé. Ses vacherins, dont la fabrication s'est étendue des Charbonnières à toutes les laiteries combières, ne sont point surpassés. On fait encore des chevrotins et quelque peu de persillé.

Les lacs de la Vallée, qui occupent à l'altitude moyenne de 1009 mètres une si grande partie du sol, ne sont pas sans fournir aussi des

ressources appréciables : ne fût-ce qu'au point de vue de l'industrie des hôtels. Ils donnent à cette contrée, sans eux bien monotone, la variété et la gaieté. L'humeur capricieuse des eaux amuse le Jura pensif. On dirait d'un vieux sage contemplant avec indulgence les ébats de ses petits-enfants ; il se retrouve en eux, moins grave, un peu fou même, accessible aux plus fugitives émotions. Ainsi les rocs et les forêts que le Jura penche sur l'azur ou sur l'émeraude de ces ondes voient frémir leur image au plus léger souffle de l'air. Le plus grand de ces lacs, long d'environ 9 km. sur une largeur moyenne de près d'un kilomètre, atteint une profondeur maximale de 30 à 34 mètres en face de l'Abbaye. Le fond, vaseux, est assez uniforme, coupé cependant d'un banc de rocher et accidenté ici et là de quelques mamelons de gravier. Le lac Brenet, beaucoup plus petit mais fort pittoresque, est traversé par un chenal de 15 mètres de fond. Ces eaux sont poissonneuses. On y pêche surtout la truite, le brochet et la perche. La lotte, le vengeron, la tanche, importée du lac Ter, s'y rencontrent aussi. A côté de l'établissement cantonal de pisciculture du Sentier, une société privée s'occupe de la culture des alevins.

Quand arrivent les froids, il faut songer à ramener les barques sur le sol. Même le *Caprice*, le petit vapeur qui dessert ces rives, doit prendre ses quartiers d'hiver. Mais un nouveau mode de locomotion va faire la joie des Combiens et de leurs visiteurs devenus légions. Sur la vaste étendue de glace filent les patineurs rapides et les traîneaux pimpants, cependant que là-haut, sur la montagne toute blanche et



Phot. A.-D.  
Course sur la neige en ski.

noire dans le bleu terne des jours d'hiver, les amateurs de skis font des courses superbes. Les bûcherons, gens de sens rassis, emploient plutôt la raquette dans la neige molle des forêts. Vienne le printemps, et la carapace de glace sera vaincue bientôt dans une lutte épique, au bruit de froissements sinistres, de bris soudains et d'eaux montantes. Trop souvent, hélas ! elle s'est entr'ouverte déjà pour engloutir d'imprudents patineurs, surtout après les premiers gels : outre que la congélation est retardée en certains endroits, des fissures plus ou moins larges se produisent alors, et s'élargissent après le coucher du soleil. Il arrive qu'un froid très intense surprenne en flagrant délit les vagues soulevées par la bise. C'est ainsi qu'en 1901 on a pu voir sur le lac Brenet un orage stéréotypé.

L'exploitation de la glace très pure de ces lacs a pris une extension considérable. Les entrepôts actuels en peuvent contenir 42 000 m<sup>3</sup>. On détache d'abord à la scie de grands radeaux mobiles, découpés ensuite en blocs réguliers. Les difficultés de transport ont déterminé la création entre Vallorbe et le Pont d'une voie ferrée, prolongée ensuite jusqu'au Brassus par la rive gauche.

Si importante soit-elle, et même aidée par l'évaporation, l'exportation de la glace ne constitue pas, on le pense bien, un mode sérieux d'écoulement pour les eaux de la Vallée. Mais on chercherait vainement à retrouver le cours de l'Orbe et l'issue de ces lacs encerclés de hauteurs. Ils ont cependant, non pas une, mais plusieurs issues, fissures de rochers qui laissent descendre les eaux dans un sous-sol des plus caverneux. Elles y rejoignent sans doute des eaux venues de la montagne sans passer par les lacs, une Orbe souterraine que grossissent les pluies, si bien que dans les périodes humides les entonnoirs refluent plutôt qu'ils ne débitent. Les principaux de ces entonnoirs visibles, situés tous sur la rive gauche, sont ceux du Rocheray pour le lac de Joux, de Bonport pour le lac Brenet. C'est là qu'ont été poursuivies les expériences curieuses qui permettent d'affirmer avec certitude que ces eaux descendent à Vallorbe. On avait fait déjà bien des essais infructueux, quand, en septembre 1893, M. le professeur Jules Piccard versa dans l'entonnoir de Bonport une assez forte quantité de fluorescéine. Une journée d'attente à Vallorbe ne lui révéla rien ; tenant le coup pour manqué, il partit pour Lausanne, où les dépêches de Vallorbe dénoncèrent bientôt une tentative d'empoisonnement de la rivière



devenue soudain toute verte. M. Piccard eut vite fait de rassurer le pays et de tirer ses conclusions. La fluorescéine avait mis 50 heures pour parvenir à la source de l'Orbe, où le passage de l'eau colorée se prolongea pendant 18 heures. Lors de nouvelles expériences faites par MM. Forel et Golliez, on y constata la fluorescence après un délai de 22 heures. De l'eau colorée à l'entonnoir du Rocheray employa douze jours et demi pour atteindre Vallorbe. On a dit avoir vu le Nozon se colorer également en vert dans l'expérience de M. Piccard. Ce phénomène, qui dénoncerait l'existence de réservoirs communs aux deux rivières, ne s'est pas reproduit.



Entonnoir de Bonport.

Le curieux mode d'écoulement des lacs de la vallée — c'est aussi celui du lac Ter — n'est pas sans présenter de graves inconvénients. On doit lui attribuer sans doute les importantes variations du niveau des eaux, qui atteignit en janvier 1883 la cote 1011 mètres. On pouvait aller en bateau du Pont aux Charbonnières, de l'Orient de l'Orbe au Sentier. Alors furent détruits à Bonport, dont la chute avait été utilisée pendant trois siècles, les moulins que l'on y

voyait. Soulevés par les flots, puis écrasés au fond de la cavité, ils obstruèrent en partie l'entonnoir, que l'Etat fit nettoyer à fond après avoir détourné l'eau du lac au moyen de vannes encore en activité. Un revêtement de bois protège l'entrée de l'orifice. Cela ne saurait suffire à régulariser définitivement le niveau des lacs. On n'y parviendra qu'au jour, d'ailleurs prochain, où seront achevés les importants travaux entrepris sous les auspices de l'Etat de Vaud par la société des Forces motrices de Joux.

Un tunnel de dérivation des eaux du lac Brenet traverse déjà le Mont d'Orzeires pour aboutir dans le voisinage de la source de l'Orbe. La suppression facultative de l'écoulement par les entonnoirs assurera la régularité de son débit. Avec une chute de 220 mètres, ces eaux actionneront, à l'usine de La Dernier, des turbines et des dynamos de la force de mille chevaux. Nombre d'industries du canton, et celles surtout de la Vallée, attendent avec impatience ces ressources nouvelles.

Que les forces de la nature prêtent leur concours aux Combiens, ce ne sera que justice, car plus que d'autres ils ont eu à se plaindre des éléments. On n'a guère enregistré dans le pays de dévastation pareille à celle de la Vallée par le cyclone du 19 août 1890. Au soir d'une journée torride, dans une atmosphère saturée d'électricité, s'allumèrent d'abord des éclairs ininterrompus, d'un rouge prononcé, accompagnés de quelques rares grondements de tonnerre. Puis ce fut un coup de vent d'une violence inouïe, ou plutôt un vrai *tornado*. Une nuée noire, dont on remarqua d'Aigle la forme en entonnoir, balaya la surface du sol. Animée d'un mouvement rotatoire terrible et d'une irrésistible force d'attraction, elle aspira, tordit, mit en pièces et éparpilla ce qu'elle trouvait sur son passage. Toitures arrachées d'un bloc, charpentes brisées comme un fétu, maisons éventrées et bouleversées, voilà pour les hameaux. Dans les forêts, ce fut un andain lamentable, fait de plantes superbes, de sapins séculaires emmêlant sur le sol leurs cimes humiliées. Puis, après cette convulsion, les nuages s'évanouissent, et tel dormeur s'éveille pour contempler, au lieu de son plafond, une voûte constellée d'étoiles. Au matin du 20 seulement, on put constater l'étendue des dégâts. Venu de France où il détruisit à peu près la ville de Saint-Claude, le cyclone, trombe de 300 à 500 mètres de diamètre, suivit la chaîne du Risoux, tourna à droite au Crêt-des-Le-coultre, toucha au Brassus quelques maisons, ruina les hameaux du

Crêt-Meylan et du Campe, prit en écharpe le bois des Mollards, des Esserts et des Bioux-dessus, rasa la magnifique forêt à ban de l'Abbaye ; puis, avec moins de violence, il passe le Molendruz, descend à la combe d'Envy, et, par bonds irréguliers, ne touchant terre que par endroits, s'en va expirer près de Croy, où une centaine de noyers abattus disent la rage de son agonie. Partout la ruine sur son passage. Les champs sont couverts de débris, criblés comme de flèches



Lac Brenet avec le Mont d'Orzeires et la Dent de Vaulion.

de pieux fichés en terre. Les tavillons légers sont semés au loin sur la montagne ; on en retrouve jusque dans le Val de Travers. Un gigantesque coup de faux a renversé des forêts entières, épargnant seulement, dans son mouvement giratoire, quelques arbres restés debout au milieu de ces ruines. La côte dénudée des Mollards rappellera longtemps sa puissance dévastatrice. Chose incroyable et vraie pourtant : dans cet affreux bouleversement, qui tua plusieurs personnes à Saint-Claude, pas un homme ne périt ou ne fut même blessé sérieusement dans toute la Vallée. Mais une centaine de maisons détruites ou endommagées, des bois que plusieurs générations ne pourront plus exploiter, des pertes

inestimables, c'en était assez pour justifier le mouvement de généreuse sympathie qui se manifesta dans le canton et dans la Suisse entière. Les Combiens, de leur côté, mirent un grand courage à relever leurs ruines, à replanter leurs forêts, à tirer des bois abattus (évalués à 150 000 m<sup>3</sup>) le meilleur parti possible.

Cette population, d'ailleurs, est intelligente, cultivée et d'un esprit dégourdi. Le sentiment religieux y est fort développé, encore que trop souvent le luxe né de la richesse ait favorisé un courant de matérialisme pratique. Les familles sont nombreuses et fondées de bonne heure. Beaucoup de Combiens, émigrés à la plaine, y font bonne figure dans les branches les plus diverses de l'activité humaine. L'esprit positif de ces Jurassiens n'exclut pas le goût des arts, ni l'attachement aux traditions et à la vieille langue du pays, à ce patois que tel club emploie exclusivement dans ses réunions. On sait, d'autre part, la prédilection et le talent des Combiens pour la musique. Le chant d'église, soutenu jadis par des trompettes, est parvenu chez eux à un haut degré de perfection. La Vallée a donné aussi un poète au canton de Vaud, en la personne de Mélanie Melley, née Rochat, originaire des Charbonnières.

Poète, M<sup>me</sup> Melley le fut dans toute la force du terme, par un besoin impérieux de son être. Toutes les émotions de sa vie, ses joies et ses douleurs venaient tout naturellement s'enchaîner dans ces strophes d'un charme si discret, d'une délicatesse si grande de pensée et de sentiment.

Je les connais ces voix qui chantent — Quand nul ne peut les écouter,  
Loin du monde et qui s'en contentent, — Ces voix qui chantent pour chanter.

Et c'est ainsi qu'elle a chanté, sans songer au public auquel sa voix est pourtant parvenue. Avec un souci plus constant de la forme, un effort plus vigoureux pour une frappe plus définitive, M<sup>me</sup> Melley eût enrichi la littérature d'une œuvre remarquable.

Ce n'est point délaissier la poésie que de prendre la route qui mène du Brassus à Bière. Voici déjà la Vallée à nos pieds : paysage discret, où l'azur tient la grande place, au-dessus des lignes parallèles des forêts, des champs et des eaux. Il y a de la poésie encore sur le plateau mélancolique que nous traverserons pour arriver au Marchairuz. Certes, il est, même dans le Jura, des vallons plus riants, plus mouvementés, couronnés de sommets plus crânement dessinés que ce brave Mont

Tendre qui n'est au fond qu'un renflement. Et, tout de même, on sent qu'on est ici dans la montagne. Non pas dans la grande montagne, avec ses inexprimables beautés et ses chemins de fer à crémaillère : le Marchairuz est un passage honnête à l'usage des gens du pays, une bonne route campagnarde, qui vient sur les hauteurs voir si les vaches s'y trouvent bien et respirer l'air des forêts. Ainsi montent parfois ceux d'en bas s'asseoir au foyer des chalets, où fraternisent devant un *ba-*



Asile du Marchairuz.

*gnolet* de crème la blouse bleue du paysan et le gilet de l'armailli, à liseré rouge, à boutons de corne. C'est la vie pastorale, saine et forte, que nous trouvons ici, la bonne vie qui, toujours, rappelle ceux qui l'ont menée quelque temps. Avec la sève qui monte, son attrait se fait irrésistible. On a bien, peut-être, au village, une place avantageuse : n'importe ! il faut aller là-haut. Déjà le mai s'achève, il est temps de partir. Sur toutes les routes de la plaine s'ébranlent les troupeaux ; en approchant de la montagne, ils convergent vers un même point, vers un dernier village où commence la grande montée. Toute la nuit c'est un défilé pittoresque, un bruit assourdissant de sonneries, de meugle-

ments, de rappels à n'en pas fermer l'œil. Devant la dernière pinte, chaque troupeau stationne un moment. Mais en voici d'autres qui viennent et doivent attendre leur tour; le parapluie en sautoir, les vachers se démentent, crient, brandissent leur canne ornée de gros clous jaunes et d'un beau mouchet rouge. Les premiers arrivés vident à la hâte un dernier litre, la colonne se reforme, la côte s'emplit bientôt de la musique des campanes, et tandis que les sons s'éloignent on entend, du côté d'en bas, la basse des toupins annoncer de nouveaux troupeaux. L'asile du Marchairuz les voit arriver au petit matin. Et, là encore, c'est une halte bruyante : les génisses folâtres ne tiennent pas en place; le taureau, mis en belle humeur, s'amuse à franchir les barrières; les robustes chevaux qui amènent le train de montagne s'ébrouent devant la mangeoire; et les petits veaux, conduits en char, s'étonnent dans leur caisse de tout ce branle-bas et se remémorent, un peu inquiets, les recommandations de leur maman : cette bonne matronne de vache, qui tient la tête du troupeau, avec le *boute-cul* et un beau bouquet de dahlias plantés entre les cornes.

Quelques troupeaux ont encore à fournir une longue étape et s'en vont jusqu'en France. La plupart s'arrêtent dans ces pâturages répandus tout le long du Mont Tendre, parallèlement à la Vallée, dans une dépression prolongée jusqu'au Molendruz, et au sud jusque vers Saint-Cergues. On l'appelait autrefois vallée des Amburnex. Un des chalets qui y sont campés a monopolisé ce nom. Sur le versant oriental une combe plus étroite, plus profonde et moins longue abrite aussi de beaux estivages. Là va retentir toute la saison la *youtze* des bergers, à moins, pourtant, que la fièvre aphteuse ne les rende soucieux et ne les retienne de jeter aux échos ces joyeuses huchées. Mais pourquoi évoquer ce spectre redoutable? L'herbe a poussé, drue, odorante; l'étoile bleue des gentianes sourit à tous les yeux et le daphné tapisse de rose jusqu'aux rochers du pâturage. Dans les bons coins, — il faut les connaître, et quand on les connaît ne les dire à personne, — quelques touffes de rhododendrons fourniront des bouquets pour le dimanche où l'on descendra trouver au village quelque amie. Tout s'annonce à merveille, et déjà le *fruitier* voit s'élever en rêve les hautes piles de fromages. Qu'on ne lui conteste pas ce titre de fruitier, venu tout droit du latin et qu'il porte avec plus de raison qu'un marchand de pommes ou de poires. N'a-t-il pas amodié la montagne et n'en a-t-il pas l'usufruit? Ce nom,



Sommet de la Dôle.

*Phot. Emile Thury.*

d'ailleurs, ne lui appartiendrait pas moins légitimement, s'il devait, comme plusieurs le pensent, être rapporté au mot *fret* qui, dans le patois fribourgeois, signifie un fromage.

Après les troupeaux, le Marchairuz verra monter de la plaine ou de la Vallée des promeneurs nombreux. On y célébrera peut-être quelque fête rustique, quelque réunion religieuse. Ou bien l'on rayonnera de là sur les sommets voisins, au Mont Tendre (1681 m.), où l'on voit s'ouvrir une *baume* insondable; à la Coentnaz, d'où la vue est si belle; au Mont de Bière (1524 m.), qui est tout proche. Mais arrivent d'autres voyageurs, qui ont d'autres soucis en tête. Faux à l'épaule, *covai* à la ceinture, ce sont les faucheurs d'en bas qui ont fini les foins et vont à la Vallée y tracer de nouveaux andains. Avec l'automne, le défilé des troupeaux recommencera, et celui des chars de fromage, ou des racines aussi de la grande gentiane jaune. Arrachées dans les pâturages, elles fourniront, une fois distillées, une liqueur tonique. Désormais, de rares passants ou des bûcherons plus nombreux s'arrêteront seuls à l'asile. Des chasseurs s'y viendront reposer peut-être d'avoir porté sur leurs épaules un chevreuil longtemps poursuivi. Ils conteront leurs aventures, les lièvres menés par les chiens, le coq de bruyère manqué! Ils parleront des sangliers qu'on signale de temps à autre, ou bien des cerfs qui hantaient autrefois les environs de Bière et de Montherod, et de celui qu'on dit se promener encore sous les chênes de Pampigny. Puis le silence se fera et le personnel de l'asile aura du loisir à souhait pour méditer au milieu des neiges.

Nous n'allons point hiverner là-haut. La pente nous invite à descendre, face aux montagnes de Savoie qui disparaissent ou se montrent selon le caprice des sapins. Ils sont seuls maîtres de ces lieux, mais plus bas la forêt nourrit des essences variées: les cytises, qui suspendent en été leurs grappes d'or sur les chables et les ravines; les sureaux, aux fleurs odorantes, et les hêtres, surtout, dont le feuillage met aux flancs du Jura un pur rayonnement de gloire, quand le soleil d'automne vient éclairer ses tons cuivrés.

A nos pieds s'étend un vaste plateau, balayé par la bise, le vent ou le joran. Quand la neige l'a recouvert et que la tempête s'y déchaîne, quand il *tourbille*, comme l'on dit, ce n'est point une chose aisée de passer d'un village à l'autre. Les chemins sont bientôt comblés, l'orientation est difficile, et plus d'un voyageur a erré bien longtemps sur la





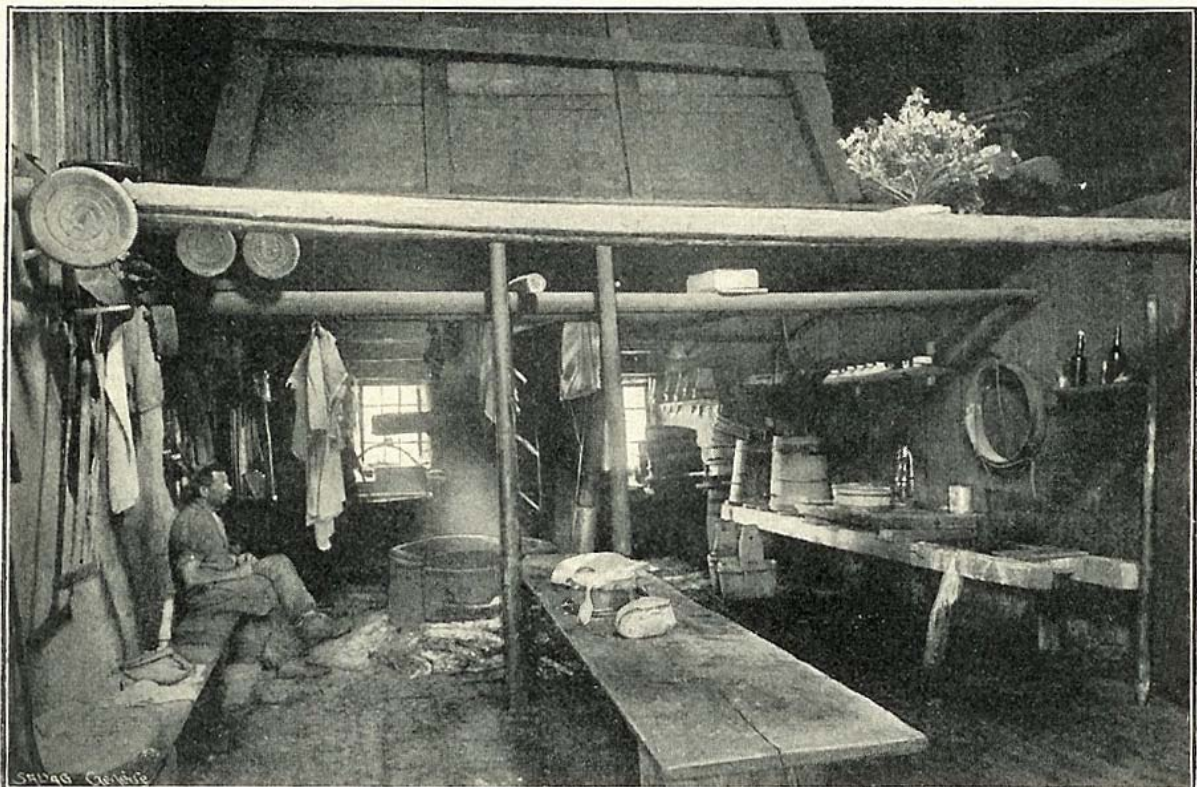
Montée du troupeau au Marchairuz.



Bûcherons au repos.



Faucheurs à la Vallée de Joux.



Intérieur de chalet au Pré de Bière.



*Phot. Thudicum.*

Sur la route du Marchairuz.



Au bord du lac de Joux.

*Phot. Thudicum.*



S. P. G. G. G. G.

Abatage de sapin près de Longirod.